

Daniel Théault
Bonjour l'amour,
à bas les emmerdes



Le feu vient juste de passer au vert, sitôt après, je ralentis en serrant le long du trottoir, à hauteur de la boulangerie, j'arrête ma voiture. Je descends en prenant soin de verrouiller mes portières. La centralisation des portes, quel progrès !

Avec tous ces vols, il est préférable de prendre ses précautions. En plus d'un quartier chaud puisque je suis à Pigalle. Je suis fatigué, après une dure journée de travail, j'adopte une démarche décontractée, nonchalante mais reposante pour contourner la voiture et entrer dans la boulangerie. Je suis crevé, j'ai faim, j'ai sommeil... manger en vitesse, me coucher... dormir... dormir... mais moi, je suis incapable de manger sans pain d'où ce détour pour trouver une boulangerie ouverte.

Il y a une foule énorme dans ce commerce, c'est à peine croyable et en même temps, c'est compréhensible puisque c'est la seule ouverte dans le quartier à cette heure de la nuit.

Je prends place dans la file qui s'étire jusque sur le trottoir en attendant patiemment mon tour.

Machinalement, pour meubler cette attente

forcée, je récapitule mentalement ma journée.

Tout à mes pensées, je sursaute en sentant une main se poser sur mon épaule. La pression qu'exerce cette main, inconnue, est amicale, presque familiale et débonnaire. En me retournant, je découvre, ainsi, un ami de longue date que j'avais perdu de vue depuis un moment.

Il me fixe d'un air narquois et malicieux. La fatigue qui m'envahit fait place à de l'énervement, je ne désire pas discuter ce soir, je me sens vidé. Avant que je n'ai pu exprimer le moindre mot, il me demande gentiment ce qui m'amène dans ce coin de Paris. Je n'ai pas le loisir de répondre à sa question, la foule devant moi s'étant dissipée, c'est à mon tour de prendre mon pain que je paie et me dirige vers la sortie où je parviens à atteindre la porte malgré l'encombrement des clients qui continuent à affluer. Max, cet ami un peu pot de colle, s'est fait servir derrière moi rapidement et continu de me suivre.

Il envisage, à coup sur, de reprendre la conversation. Je coupe toute tentative en lui annonçant que j'ai eu une journée éreintante, que je suis fatigué et que je n'ai qu'une hâte, c'est de rentrer chez moi et me coucher.

Je lui tends la main pour prendre congé mais, il refuse et m'annonce fébrilement qu'il a des choses importantes et graves à me dire ; qu'il me cherche depuis assez longtemps comme cela pour que je m'esquive ainsi.

C'est bien possible, car, je crois que cela doit faire facilement quatre ou cinq ans que Max et moi nous ne nous sommes pas rencontrés, peut-être même plus que ça.

Bon gré mal gré, je me laisse attendrir et accepte d'écouter ce qu'il a à me raconter, espérant secrètement que « ces choses graves » dont il veut me faire part ne vont pas trop empiéter sur mes heures de sommeil.

Arrivé à ma voiture, je l'invite à monter coté passager... il fait doux, et machinalement, j'appuie sur le bouton qui fait baisser la vitre de mon côté. Inconsciemment, je tourne la tête sur la gauche regardant, sans le voir, le décor de la rue. Je sursaute soudain car, tout contre ma voiture, je vois une taille souple enserrée dans une large ceinture que surmonte un bustier qui présente plutôt qu'il ne cache deux magnifiques seins, qui paraissent fermes et durs. Je ne vois pas la tête de cette personne, néanmoins, le bas semble valoir le haut, puisque la super mini robe me laisse découvrir deux magnifiques cuisses, galbées à souhait et gainées de bas résille noirs qui disparaissent dans de hautes cuissardes de cuir blanc.

J'ai une réaction inattendue à ce moment là, réaction que je ne m'explique pas, peut-être due à la présence de Max à mes côtés. Je dis bonjour à cette inconnue. Un bonjour qui se veut familier puisque je vais jusqu'à l'appeler Cynthia.

Pourquoi ce prénom ? Et pourquoi cette familiarité spontanée et soudaine.

Je suis à peu près certain que ce n'est pas son prénom. Pourquoi ne me méfiai-je pas ?

Elle me tombe dessus à l'improviste, le hasard ? Je ne sais pas pourquoi mais je peux très bien avoir à faire à un escroc en jupon ! Pourquoi, pourquoi ?... question à laquelle je suis encore dans l'incapacité d'apporter une réponse...

Et je me pose toujours des questions lorsque je réalise que Max me demande pourquoi ne lui ai-je pas présenté cette fleur du pavé...

Je préfère lui avouer que si je me suis abstenu, c'est parce que cette belle gamine n'avait pas sa langue dans sa poche et ne connaît pas le sens du mot « secret », plutôt que de lui dire que cette fille était pour moi, une parfaite inconnue. De toute façon, il ne m'aurait pas cru alors je m'imagine qu'il va m'approuver et en rester là de cet intermède, mais, c'est mal connaître Max : dragueur impénitent pour qui tout ce qui porte jupon est « comestible » d'autant qu'il m'annonce avec une pointe de regret dans la voix que c'est tout à fait son genre de fille et qu'il lui aurait bien fait un brin de causerie.

Je ne relève pas, Max a toujours été ainsi. Chaud lapin, il ne peut pas voir un mollet dodu sans se sentir des fourmillements irrésistibles dans le sous-bassement !...

Il n'a pas changé ce sacré Max, tel que je l'ai connu, tel qu'il est resté.

Bien brave garçon mais bavard intarissable, lui

confier un secret est bien la dernière chose à faire. Dragueur, impossible à rebuter, il s'imagine que toutes les filles ont la cuisse légère devant lui, qu'il suffit d'un mot de lui pour qu'elles soient dans son lit. Je dois reconnaître qu'il n'hésite pas à rendre le moindre service qu'on lui demande, ça, Max a le cœur sur la main.

La trentaine lui va bien, il sait s'habiller et se vante souvent d'acheter ses costumes chez les couturiers les plus renommés. Pas méchant pour deux sous, il faut cependant déplorer l'étroitesse de son cerveau dans un crâne trop vaste pour lui ça, il n'est pas une lumière l'ami Max !

Je change de sujet et lui propose d'aller boire un verre. Bien sur, il ne refuse pas cette invitation, au contraire, je pense même qu'il espérait cela.

Nous arrivons près de la place Blanche encore bondé de touriste, je consulte ma montre qui indique minuit et demi. Le trottoir est dégagé devant le moulin rouge et m'offre une place magnifique pour y ranger ma voiture. Je fais un magnifique créneau qui ferait la joie de bien des examinateurs du permis de conduire. Ayant remonté ma vitre, je serre le frein à main, coupe le contact sans oublier d'éteindre les phares.

La main sur la poignée de la portière, je m'apprête à ouvrir celle-ci, invitant mon ami à m'imiter mais, il marque un temps d'arrêt, immobile, la bouche ouverte comme prêt à m'annoncer quelque chose, il reste ainsi de longues secondes puis, sortant de sa

torpeur, il se secoue et marmonne quelques mots inintelligibles d'où il me semble extraire quelque mots comme :

– bah ! Après tout, ça peut encore patienter, ça peut encore attendre quelques minutes.

Je le sens perturbé, si bien qu'en ouvrant si brutalement sa portière, il heurte violemment une jeune femme qui passe trop près de ma voiture. Elle reçoit le coup de plein fouet et sous la douleur, recule. Après quelques secondes, c'est une vraie furie qui se dresse en face de Max qui était sorti afin de s'excuser. Sans qu'il ait eu le temps de placer le moindre mot, déchainée, sa victime le matraque à coup de parapluie et de son sac à main tout en l'incendiant d'adjectifs digne d'un vieux charretier face à son canasson récalcitrant puis, se tournant vers moi comme pour faire bonne figure, elle me prend à témoin et poursuit :

– Non, mais il se prend pour qui cette crème majestueuse d'andouille ?

Devant ce spectacle burlesque, je me marre comme une baleine mais voyant les choses empirer, je décide d'intervenir surtout que des spectateurs avides de plaie et de bosse, entre temps, s'étaient agglutinés malgré l'heure assez avancée de la nuit.

M'approchant de la fille, aussi calmement que mon hilarité le permet, avec un grand sourire,

j'implore sa clémence pour mon ami et la prie de l'excuser. Histoire de la rendre compréhensive, je lui raconte que sa femme le trompe avec le secrétaire préféré de son patron, que sa maitresse le fait cocu avec le garçon boucher d'à côté et que, un malheur n'arrivant jamais seul, son chat a attrapé les oreillons. Donc toutes ces raisons font qu'il est énervé et que sans réfléchir aux conséquences, il s'est montré maladroit.

Ne s'attendant peut-être pas à ce que je lui raconte la vie de Max, elle marque quelques secondes d'hésitations que je mets à profit pour l'inviter à prendre un verre en notre compagnie et avant qu'elle ne refuse, je lui dit ceci :

– afin de prouver à Max que vous l'avez pardonné, vous ne pouvez pas refuser.

Elle regarde Max, me regarde et refuse mon invitation tout en me remerciant avec un grand sourire.

C'est dommage ai-je pensé car elle me plaisait bien. Elle a tourné les talons puis a disparue dans la nuit.

Max retombe sur terre après ce cataclysme verbal, il cligne des yeux, regarde autour de lui et, avec satisfaction, s'aperçoit que personne ne lui prête attention.

N'ayant toujours pas digérer ce qu'il vient de subir, mon ami croit bon de rouspéter :

– non mais t’as vu cette péteuse, elle se croit sortie de la cuisine de Jupiter ou quoi ?... peut-être à peine vingt piges et elle t’insulte comme un paquet de linges sales !

Encore une fois, je me marre de ce langage que je n’avais pas entendu depuis si longtemps.

Lui, croyant que je me moque de lui, m’engueule, je tente donc de lui expliquer que l’on ne dit pas la cuisine à Jupiter mais la cuisse à Jupiter. Il me regarde bêtement et me demande : tu crois ? – retrouvant sa lucidité, en entrant dans le café, il me dit :

– Ce n’est pas grave, mais toi, t’es quand même vache de rire des malheurs d’un copain. En plus raconter que j’étais doublement cocu avec un chat malade, tu es gonflé !

Etant installé dans un coin tranquille où je peux avoir un œil sur ma voiture, je regarde Max d’un air interrogateur, puis, le questionne :

– Alors, c’est si grave que ça, ce que tu as à me dire ?

Il s’apprête à me répondre quand le serveur s’approche. Je demande un demi, Max, à mon grand étonnement, commande un diabolo menthe.

Le serveur étant parti, je ne peux résister à la question qui me brule les lèvres : Tout en tentant de plaisanter, je lui demande !

– Que t’arrives-t-il donc ?... tu as décidé de te refaire un foie tout neuf ?... il y a quelques années de

cela, tu disais que les boissons non alcoolisées étaient réservées aux femmes, aurais-tu changé d'avis ou serait-ce parce que l'alcool te fait avoir des problèmes avec tes conquêtes lorsque tu te retrouves au lit avec elles ?

Devant l'air tourmenté et grave de Max, je ravale mes sarcasmes et arrête la plaisanterie.

J'attends, adoptant une attitude interrogative, qu'il veuille bien me faire part de ses énormes tourments.

Depuis que nous sommes rentrés dans ce café, Max conserve une attitude propre aux questions que je me pose vis-à-vis de lui. Il reste de longues minutes silencieuses comme s'il hésitait et qu'il réfléchissait profondément à ce qu'il doit m'annoncer. J'ai l'impression qu'il éprouve une peur insondable, ce qui n'est pas fait pour atténuer mon étonnement. Je ne dis rien, je le laisse venir.

Max se retourne d'un coup d'œil, inspecte la salle où nous sommes, comme pour vérifier que notre conversation ne pourra être entendue. Puis comme s'il se jetait à l'eau, il se penche en avant avec un grand soupir, m'annonce d'une voix sourde et grave,

– Mes heures sont comptées, je crois que je vais bientôt me faire descendre. On veut ma peau, on veut me supprimer !

Je m'apprête à lui poser tout un flot de question lorsque le serveur revient avec notre commande. Pendant le service, nous demeurons silencieux. A ce

moment, Max paraît désinvolte et fait naître un sourire sur ses lèvres tandis qu'il s'exclame :

– Que veux-tu, c'est comme ça !

Sitôt le garçon parti, il redevint sérieux, m'expliquant pourquoi il pense risquer sa peau.

Il me raconte une aventure rocambolesque, qu'il serait tombé tout à fait par hasard sur une cachette où s'entassait une quantité inimaginable de liasse de billets de banque.

D'après ses dires, cet argent proviendrait d'un hold-up. Je m'en étonne car Max, s'il possède pas mal de défauts, était dans le passé d'une honnêteté scrupuleuse et devant le fruit de sa découverte, pourquoi n'a-t-il pas prévenu la police...

Je ne peux m'empêcher de lui poser la question. Il me rétorque que devant une telle quantité de fric, il a été tenté d'escamoter un peu à son profit. Qui n'aurait pas eu l'idée, confronté à cette situation me demandait-il ?

Mais voilà, toujours selon sa version des faits, au moment où il allait se servir, un homme masqué ganté et menaçant a jaillit devant lui. L'individu a vu son visage.

Je suis intrigué, je lui demande comment après s'être retrouvé devant cet inconnu, il est parvenu à s'enfuir.

Max m'avoue, alors, qu'il a récemment fait l'acquisition d'un pistolet d'alarme assez bien imité

pour tromper celui qui le voit en face. Sur ce point, je lui fais confiance. Il a donc menacé l'autre et est parvenu à prendre la fuite à reculons, profitant de la stupeur de son antagoniste qui lui ne s'attendait pas à se retrouver devant une arme...

Toute cette histoire digne d'un polar me plonge dans un abîme de réflexions... Je réfléchis et je réfléchis vite car je sens planer au dessus de moi comme les prémices avant coureurs d'un immense danger... un danger assez imminent.

Je maîtrise et calme mon anxiété, reviens à la réalité présente, je m'inquiète car connaissant Max, je sais combien il peut-être naïf par moment. Je pense à ma personne, je ne suis pas tranquille à l'idée d'être mouillé dans cette histoire. Si tout ce que mon ami m'a raconté est vrai, s'il a été suivi, moi qui n'ai absolument rien à y voir !

Dès cet instant, je prends conscience à quel point j'ai pu être imprudent d'accepter ainsi la compagnie de Max et, qui plus est, de l'inviter à boire un verre.

Cachant de mon mieux mon pessimisme, je m'efforce de lui remonter le moral en affirmant que l'homme qu'il a vu, a peut-être déjà oublié son visage.

Je le sermonne un peu en lui disant :

– si tu avais été au commissariat raconté ce que tu avais vu, en leur indiquant le lieu, les policiers auraient vérifié, avec un peu de chance, actuellement ton gaillard serait sous les verrous. Non mais au lieu de cela, Monsieur a voulu se servir m'emportai-je ! –

– Tu ne vas pas me faire des reproches, de toute les façons le mal est fait me réplique-t-il !

D'ailleurs me précise-t-il, même si j'avais été voir les poulets ils ne m'auraient pas cru, c'est trop embrouillé cette histoire. Max parle de telle façon que je suis obligé de lui tirer les vers du nez.

– En quoi ton histoire est embrouillée ?

A ma question il me répond que l'homme qui l'a surpris, avait à la main un appareil photo et découvrant son manège, l'a photographié alors qu'il mettait des billets dans ses poches. Je comprends effectivement ce que les policiers peuvent penser.

Alors là, je dois dire que son histoire m'apparaît de plus en plus abracadabrante avec un certain coté loufoque, malgré la gravité de la situation.

Malgré l'in vraisemblance de cette affaire, je voudrai l'inciter à se rendre au quai des orfèvres mais j'hésite parce que il n'y a pas mort d'homme et, cela risque de se retourner contre lui.

Certes, la photo que l'individu a prise de lui est un moyen de pression mais, comment expliquer ce que moi-même j'ai dû mal à croire.

L'heure tourne, levant la tête je m'aperçois que la pendule murale du café indique déjà trois heures moins dix comme pour vérifier l'exactitude de cette dernière, je vérifie à ma montre.

A cinq minutes près, c'est l'heure exacte. Je me lève, je m'étire en étouffant un bâillement, faisant

comprendre à Max mon intention de quitter les lieux.

Je lui fais savoir que je suis crevé, au cas où il ne se serait pas rendu compte par lui-même, que de ce pas, je vais rentrer chez moi me coucher pour dormir... dormir. A mon réveil, je réfléchirais à ton problème. Lui ai-je promis !

Max adopte un air hébété, la lèvre pendante, puis se lève lourdement de table. Je prends dans la main la note en me dirigeant vers la caisse pendant que, fouillant dans ma poche, je prépare la monnaie pour régler les consommations. Une fois fait, je rejoins mon camarade qui est déjà près de la sortie. J'ai la nette impression qu'il souhaite m'entretenir de quelque chose. Il toussote, comme pour s'éclaircir la voix puis me demande :

– dis donc, cela t'ennuierait de me raccompagner chez moi ?

Nous y voilà !

– Je suis vraiment très fatigué lui dis-je et d'ailleurs où habites-tu ?

– en banlieue nord, à Goussainville m'assure-t-il.

– Avec la meilleure volonté du monde, je ne me sens pas capable d'y aller aussi je lui propose de prendre un taxi.

– Moi je veux bien mais, pour prendre un taxi il faut de l'argent or, mes finances ne me permettent pas en ce moment. Tu penses que si j'avais ce qu'il faut sur moi, je ne t'aurai pas demandé de me raccompagner conclut-il !

Un petit problème que je tenais à résoudre rapidement de toute façon, il n'était pas question que j'emmène Max chez moi je tiens trop à ma petite vie tranquille au risque de le voir débarquer, après, à l'improviste sous n'importe quel prétexte.

Je résous ce problème en ouvrant mon portefeuille, j'en ressort trente euros, les lui tend en lui conseillant des deux solutions que je lui propose, d'en choisir une : il y a soit le taxi, soit une chambre d'hôtel si tu en trouves. Mon ami retrouve le sourire et me remercie d'une tape sur l'épaule.

Nous nous éloignons l'un de l'autre, après s'être dit au revoir. Je me dirige vers ma voiture, installé au volant, je mets le contact puis le clignotant, en regardant le rétroviseur gauche extérieur, qui vois-je ? Max qui me fait de grand signe de la main tout en courant vers moi.

Je baisse la vitre côté passager et là, tout essoufflé, il me tend un morceau de papier en me disant :

– c'est mon adresse et mon téléphone. J'ai une petite compassion pour lui. C'est au cas où ! Me lance-t-il On ne sait jamais me convaincre-il.

Je range donc la feuille soigneusement en la glissant dans mon portefeuille, dans la poche intérieure de mon veston.

Une fois à la maison, je me promets de noter ses coordonnées sur mon carnet d'adresse. Oui, ça peut toujours être utile.

Max me salut d'un grand geste de la main puis s'éloigne en enjambée décidé.

J'embraye enfin et prend la file de voiture qui roule au pas devant moi, leurs feux rouges et leurs clignotants pareils à des guirlandes mouvantes.

Étonné par cette circulation dense au beau milieu de la nuit, je me surprends à penser : que font-ils tous là ? Et moi donc ! pensai-je.

Les yeux fixés sur les feux dansants au rythme de la circulation, comme hypnotisé, je suis machinalement, ralentissant lorsque la voiture précédente ralenti ou freine, je réfléchis à m'en faire sauter les méninges à l'histoire de Max. Pour être étrange, elle l'est, à la limite du crédible.

Tout autre que moi penserait avoir à faire à un mythomane, un affabulateur, mais, pas Max.

Seulement, et je ne suis pas flic, j'ai le sentiment et je sais que je vois juste, que Max m'a raconté une histoire authentique, sa trousse n'était pas feinte.

Mais, justement, pourquoi se confier ainsi à moi, pourquoi me cherchait-il avec autant d'obstination ? D'après ses dires ! – Que de points d'interrogation je vais devoir effacer.

N'a-t-il pas d'autres amis vers qui se tourner ? – pourquoi a-t-il fallu que ce soit sur moi que cela tombe ? Il me semble que ce n'est pas encore demain que je vais pouvoir trouver les réponses à toutes ces questions.

Tout à mes réflexions, je suis arrivé au niveau du

métro Villiers, là, je fais demi-tour afin de revenir sur mes pas. Ne voulant pas que Max repère la direction prise par moi, j'ai dû me rallonger.

J'essaye de penser à autre chose mais mes pensées reviennent toujours vers mon ami, aussi une question me taraude : depuis quand est-il dans ce pétrin ?

Un court instant, je me mets à trembler, comme une peur à retardement.

Si surveillance il y a eu, Max et moi étions attablés à parler à voix basse, je pourrai passer pour un complice, tout comme mon copain, ma vie serait-elle en danger ? – Du coup, la fatigue s'envole, j'en perds le sommeil.

Je roule, la voie est maintenant dégagée et une panique s'est installée en moi, machinalement, je jette un coup d'œil au rétroviseur intérieur, je ne remarque rien d'anormal. Du coup, je me sens rassuré.

J'allume la radio puis glisse un CD, je chantonne quand brusquement je me remets à penser à la prostituée qui nous a fait son numéro, à Max et à moi. Je me remémore la situation et je pense à une mauvaise mise en scène, à un numéro mal préparé par une mauvaise comédienne. A quoi cela peut-il rythmer, en pleine rue, ce scandale ! – pourquoi cette fille de joie accapare-t-elle ma pensée ? Encore un point d'interrogation qui vient prendre la file comme des wagonnets qui s'accrochent les uns à la suite des autres.

Et toutes ces questions sans réponses commencent à devenir lancinantes, à tourner en rond dans ma tête,

reviennent toujours à leur point de départ.

Pendant ce temps, j'étais déjà au niveau du métro Barbès. Le feu passé au vert, je mets mon clignotant coté droit afin de tourner sur le boulevard Magenta. J'augmente le son de la radio qui me distille de la bonne musique via le CD que j'avais mis.

Cela me rappelle des souvenirs... Il y a pas mal d'années maintenant, je venais de terminer mon service militaire, je ne connaissais pas encore Sylvie, à cette époque, j'étais un peu paumé et tout me semblait bon pour avoir du fric à ce moment là, j'étais à deux doigts de mal tourner. Enfin c'est une petite partie de mon passé.

Me voici au niveau de la place de la république, assez dégagée vue l'heure. Je suis content, je ne suis plus très loin de chez moi. Du coup, moi qui conduisait jusque là d'une façon pépère, je me mets à accélérer un peu, contourne la place. Cette courte sensation de vitesse me grise un peu... j'ai hâte de retrouver Sylvie, de la serrer dans mes bras de nous retrouver au lit.

C'est ma femme, bien que nous ne sommes jamais passé devant Monsieur le maire encore moins monsieur le curé. L'essentiel et le plus important, est que nous soyons heureux.

Après toutes ces années de vie commune que nous venons de traverser et celles qui s'ouvrent devant nous, je connais beaucoup de couples qui nous envient.

Nous nous entendons à merveille, nous nous comprenons et nous nous complétons ; que demander de mieux !

J'ai juste le temps de passer au feu vert que déjà c'est orange. Dans cinq minutes, je suis à la maison. Je réduis le volume de la radio. Auprès de celle qui me fait et accepte l'amour si bien, j'ai hâte d'y être, il me faut bien cela, de façon, que je puisse bien dormir après. Je trouve une place, afin de me garer, juste en bas de chez moi. Heureux hasard, avec les temps qui courent, j'aime pouvoir surveiller mon auto de temps en temps. Je ne tiens pas à être la énième victime de ces gangs spécialisés dans le trafic de voiture de luxe. Bien que mon véhicule ne peut s'afficher dans le haut de gamme, elle se classe quand même dans la moyenne... de toute façon, j'y tiens à ma caisse. C'est normal... non !

J'arrête le CD, coupe les phares, serre le frein à main, je descends en fermant ma voiture, puis ayant fait le tour, je remarque ma serviette restée en évidence sur le siège arrière et suis tenté un instant d'ouvrir à nouveau... je ne sais pas si c'est par défi ou la désinvolture, j'entre dans mon immeuble. Après avoir appuyé sur les touches du portier électronique qui orne discrètement le pilier de droite, et, qui, fidèle serviteur, après son « zonzon » coutumier me débloque la porte de verre. Machinalement ma main part à la recherche de la minuterie, qu'elle trouve sans tâtonner dans le noir. Appuyant sur le bouton, une